

«Mêler l'histoire et la fiction»

Après *Un sentiment d'imposture* en 2008 et *Microfilm 2mi354* en 2009 (1), Serge La Barbera poursuit un chemin cohérent qui repousse toujours plus loin la limite des genres. Récit, essai, fiction, *le Syndrome de Salammbô* est tout cela à la fois en 140 pages toutes passionnantes.

Comment s'est construit ce livre, à la fois court et très élaboré ?

Serge La Barbera > Par la conjonction de plusieurs éléments apparemment disparates. Il fait suite à mes deux précédents livres, qui s'inscrivaient dans le prolongement de mon travail de thèse et de sa mise en questionnement au moment où survient cet événement fondamental, peut-être pas suffisamment considéré comme tel, qu'a été la Révolution tunisienne. C'est en fait une sorte de canevas élaboré à partir de l'histoire des faits, d'une analyse événementielle fondée sur la connaissance historique et de ce désir de fiction qui rôde en permanence autour de mes travaux d'historien.

Le Syndrome de Salammbô marque une « réconciliation » entre vous et la Tunisie, où vous êtes né. Pourtant, vous soulignez l'existence de problèmes désagréables dans ce pays, comme la persistance d'un antisémitisme latent...

Une des scènes auxquelles vous faites allusion date des années 1980, mais je ne nie pas cet antisémitisme latent auquel je suis particulièrement sensible, même s'il n'est pas propre à la Tunisie ou au Maghreb. Cela démontre simplement que cette image d'une Tunisie mosaïque, d'une société multiculturelle et fraternelle née du temps de la colonisation, est un mythe élaboré par l'inconscient collectif des Français de Tunisie (et des Français pour de multiples raisons), qui ont longtemps pleuré un paradis perdu, image chargée d'émotion, de regret et d'espérance qu'ils ont transmise à leurs descendants, dont je suis. La « réconciliation », pour reprendre votre terme, ne pouvait se faire qu'au prix de la lucidité.



Le futur président Habib Bourguiba traverse Tunis à cheval, le 1^{er} juin 1955, avant de repartir en exil en France.

>>> Entretien avec Serge La Barbera

Dans *le Syndrome de Salammbô*, Serge La Barbera évoque la Tunisie actuelle au gré d'une connaissance à la fois historique et personnelle de ce pays.

Le Syndrome de Salammbô
Serge La Barbera,
Allia, 141 p.,
6,20 euros.

Peut-on dire que votre vision de la Tunisie actuelle, et des révolutions arabes, ne concorde pas avec la vision occidentale, notamment française, dominante ?

Peut-être suis-je victime d'un tropisme tunisien mais je trouve que l'on n'en parle pas assez, que l'on minore, et l'événement en lui-même, et ce qui lui fait suite.

À partir du moment où un pays accède à la démocratie, médias et spécialistes parent ce mouvement d'émancipation d'un voile blanc. Enfin, tout rentre dans l'ordre souhaité : celui du pluralisme politique, de la liberté économique et de la consommation de masse. Une nouvelle vague de « révolutions orange » à la sauce arabe, en somme, sans que l'on perçoive toutes les implications de ce changement ni ce qui l'avait réellement motivé.

Comment ne pas voir que le seul désir de liberté et de démocratie ne pouvait à lui seul mettre tout un peuple en marche, que les Tunisiens aspirent avant tout à vivre décemment, à avoir une famille, un travail et une vie meilleure ? On réproche la montée des partis religieux et on s'en inquiète,

ce qui est normal, mais avec la même facilité avec laquelle on faisait, il y a quinze ans, l'éloge du régime de Ben Ali à propos des droits accordés aux femmes tunisiennes. Tout le monde était rassuré et pouvait aller profiter sans complexe du soleil dans les stations balnéaires du pays.

La Révolution n'a, jusqu'à présent, pas résolu grand-chose. Sans une aide économique massive, le pays ne pourra sans doute pas digérer son printemps. Je me souviens qu'un soir, sur un plateau de télévision, au moment de la Révolution tunisienne, j'ai entendu un Albert Memmi tourmenté et pessimiste. Quels reproches ne lui avait-on pas fait à cette époque, car l'heure était à la réjouissance ! À laquelle je participais alors sans pouvoir me



Tunisie mon amour ?



Chantons-le sur tous les toits, puisqu'il risque, hélas, de ne pas grimper sur les cimes de nos

grands médias : le *Syndrome de Salammbô*, de Serge La Barbera (voir interview ci-contre), publié chez Allia, est un très beau livre. Il allie les contraires, ou plus exactement ce que d'habitude on tient pour tels : la relative concision et l'abondance des pistes suivies, la complexité et la fluidité, le savoir (l'érudition) et la connaissance (l'expérience), l'Histoire avec un grand H et la petite histoire des siens et de soi.

Au centre du livre : la Tunisie. Salammbô n'existe pas seulement chez Flaubert. Il est aussi le nom d'un faubourg de Tunis où est né l'auteur-narrateur. Dans *le Syndrome de Salammbô*, il y raconte la première fois, devenu adulte, qu'il est retourné en Tunisie, récit qui alterne avec la voix d'un conférencier racontant la révolution de 2011 avec une perspective historique, tandis que, de temps à autre, le point est fait sur un personnage du présent ou du passé, un anonyme dont le sort raconte quelque chose.

Une composition qui joue d'échos et de correspondances entre les rapports forcément compliqués de l'auteur avec la Tunisie où sa famille a vécu pendant la période coloniale et la situation actuelle du pays. Cette double enquête, personnelle, introspective et politique est absolument passionnante. Et marquée du sceau d'une lucidité qui n'est pas sans prendre à contre-pied les idées reçues. Exemple : « *Un parti islamique ne serait pas forcément un élément de déstabilisation*, écrit Serge La Barbera, mais plutôt *de stabilisation, d'endiguement révolutionnaire, capable d'aider à faire avaler la pilule d'un programme économique ayant obtenu l'aval des grands argentiers.* »

➤ Anaïs Heluin

Un burlesque > qui se passe de mots, porté par huit acrobates interprétant des personnages tragicomiques.

V. BEAUME



Humour renversant

Camille Boitel invente un cirque du déséquilibre, un chaos scénique pour évoquer la précarité.

Sur l'ensemble du plateau, un fatras d'objets divers, sorte de déchetterie où ont élu domicile toutes sortes de laissés-pour-compte. Des ombres aux contours incertains, au genre équivoque, dont l'existence semble intimement liée au chaos environnant. Imaginées par le circassien Camille Boitel pour son spectacle *l'Immédiat*, ces figures spectrales interrogent le rapport de l'homme contemporain, surtout le plus précaire, à une société qui ne jure que par la marchandise et la productivité. Elles confirment aussi l'originalité de leur créateur dans le paysage du cirque, le plaçant parmi les quelques artistes qui, comme Yoann Bourgeois et Aurélien Bory, font de cet art un outil d'exploration du quotidien.

Avec *l'Homme de Hus* (2003), déjà, Camille Boitel faisait preuve d'un « humour de défaillant » en campant un clown à la limite de la méchanceté et assez proche de Grock, grand clown musical du XX^e siècle.

Né après dix ans de préparation, *l'Immédiat* approfondit cet humour, le creuse dans le sens d'un burlesque qui se passe de mots, tout entier porté par huit acrobates versés dans l'art du déséquilibre. Présences tragicomiques trop sporadiques pour atteindre l'état de personnages, ces derniers se manifestent à travers différents

états qu'ils déclinent tout au long de la pièce.

Le premier homme à entrer en scène (Camille Boitel lui-même), par exemple, est un déclencheur de catastrophes en rafales. Dès qu'il pénètre dans sa maison de fortune, tout s'écroule jusqu'à ce que l'habitation se confonde avec la marée alentour de bric et de broc. Un autre (Marine Broise) entre régulièrement en lévitation avec la facilité d'un bonhomme de dessin animé, quand un troisième (Aldo Thomas) tente de vaincre son comportement de mollusque pour réaliser des choses aussi simples qu'aller chercher une bouteille d'eau.

On se croit par moments dans une adaptation circassienne des *Actes sans paroles* (1957) de Beckett, pièce muette où un homme, soumis à la volonté d'un créateur aux intentions obscures, se livre à une succession de gestes élémentaires. Une régie, elle aussi faite des matériaux les plus divers, semble d'ailleurs diriger l'étrange ballet des funambules désarticulés. À moins que ceux-ci ne fassent croire qu'ils maîtrisent leur désordre, qu'ils en ont créé les mécanismes complexes ? L'ambiguïté est maintenue, de même que l'oscillation entre deux types d'absurde : celui du clown triste conscient de ses chaînes et celui de l'auguste aux mille facéties mimant une liberté factice.

➤ Anaïs Heluin

l'Immédiat > de Camille Boitel, jusqu'au 13 avril au Nouveau Théâtre de Montreuil (www.nouveau-theatre-montreuil.com).

➤ Propos recueillis par Christophe Kantcheff